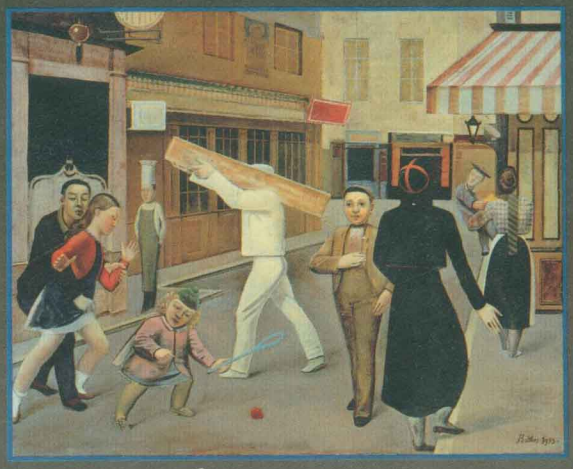
COLLECTION HENRI MITTERAND



LITTÉRATURE

TEXTES ET DOCUMENTS

BERNARD LECHERBONNIER DOMINIQUE RINCÉ
PIERRE BRUNEL CHRISTIANE MOATTI

INTRODUCTION HISTORIQUE
DE PIERRE MIQUEL

XX^e siècle

NATHAN

BERNARD LECHERBONNIER
Agrégé de Lettres modernes
Docteur ès Lettres
Assistant à l'Université de Paris-XIII

DOMINIQUE RINCÉ
Agrégé des Lettres
Maître de conférences à l'École Polytechnique

PIERRE BRUNEL
Agrégé des Lettres
Docteur ès Lettres
Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

CHRISTIANE MOATTI
Agrégée des Lettres
Docteur ès Lettres
Professeur à la Sorbonne nouvelle

Collection dirigée par HENRI MITTERAND
Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agrégé de l'Université
Docteur ès Lettres
Professeur à la Sorbonne nouvelle

LITTERATURE

TEXTES ET DOCUMENTS

Introduction historique de PIERRE MIQUEL
Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

Avec la collaboration de
OLIVIER BARBARANT, MARIE-ANNE BARBERIS,
MARC DAMBRE, BLANDINE DE DINECHIN,
BERTRAND DREYFUSS, BÉNÉDICTE DUBOIS,
GÉRARD DUROZOI, OLIVIER GOT,
MARCELINE JACOB, MAXIME LUBLINER,
MARIE-HÉLÈNE ROY, BERNARD VALETTE

Édition revue et mise à jour

XX^{e} siècle

NATHAN

LITTÉRATURE XX^{e} SIÈCLE

La collection *Littérature* offre aux élèves des lycées, aux étudiants et aux professeurs un ensemble de textes abondant, sélectionné avec soin, et disposé dans l'ordre de l'histoire.

Bien plus que pour les siècles antérieurs, choisir les textes du XX^{e} siècle est une aventure ; en constituer une table des matières organisée est un coup de force... Point de sélection laissée par l'histoire sur laquelle s'appuyer, quitte à corriger les injustices du passé.

On nous reprochera sans doute des absences ou des déséquilibres. Nous avons en tout cas pris le parti délibéré du choix et de la mise en ordre, pour des raisons pédagogiques : les élèves et les étudiants ont besoin de voir émerger au premier plan **les profils littéraires des grands créateurs**, dans leur unité et leur évolution ; mais ils ont besoin aussi de discerner **des limites nettes de périodes, de genres, de mouvements**, voire de compagnonnages. Ceci explique le plan général de cet ouvrage et l'organisation interne de ses chapitres.

Les quatre époques du siècle

Les 32 chapitres de ce volume sont distribués sur 4 parties : *De la Belle époque à la Grande guerre ; Années folles et Front Populaire ; De mai en mai : 1940, 1945, 1958, 1968 ; Modernisme et post-modernisme.* Soit 15 chapitres pour les deux premières et 17 pour les deux autres ; ou encore 16 chapitres jusqu'à 1945, et 16 chapitres de 1945 à nos jours. Chacune de ces parties s'ouvre par une introduction littéraire, par un tableau chronologique, et par la chronique d'une année-emblème : *1913, 1936, 1968, 1984.*

Diversité et solidarité des types de chapitres

On trouvera en tête de chaque chapitre une chronologie, éventuellement une biographie, et une introduction littéraire ; à la fin, une synthèse pour l'étude des notions (ex. L'absurde) et des formes (ex. La crise du personnage), un texte de littérature étrangère, une étude critique, une bibliographie succincte.

Les 32 chapitres de l'ouvrage sont consacrés tantôt à **un écrivain** (Proust, Claudel, Malraux, Céline, etc.), tantôt à **un mouvement** (la révolution surréaliste, les « Hussards »), tantôt à **un genre** (les succès de scène entre les deux guerres, la poésie d'aujourd'hui), tantôt même à **une aire géographique** de la francophonie (les littératures du Maghreb et d'Afrique noire). Il n'est aucun des grands genres littéraires dont l'histoire ne soit suivie d'un bout à l'autre du siècle. En tout près de 600 extraits d'environ 500 œuvres de 300 écrivains.

Nous n'avons évidemment pas publié des extraits de tous les écrivains qui ont compté pour les publics successifs ; pour le roman contemporain, l'inflation des œuvres nous a contraints parfois à échantillonner plus qu'à sélectionner. Mais nous avons ménagé à plusieurs reprises une rubrique *Pour une autre sélection,* qui rend justice à de nombreux autres écrivains, et qui permettra aux lecteurs de compléter ou de moduler leur anthologie. La liste des prix littéraires depuis trente ans complète également le dispositif. Près de 850 auteurs et 3 000 œuvres sont cités dans cet ouvrage.

Une histoire des mœurs et de l'art

On ne saurait séparer, au XX^{e} siècle, le texte et l'image. Comment connaître et comprendre la vie et l'œuvre de Sartre, par exemple, sans compulser les photographies qui furent prises de lui ? Le cinéma exigerait à lui seul un ouvrage, et nous nous sommes limités à reproduire quelques plans restés dans les mémoires. En revanche, les **880 documents iconographiques** que compte ce volume (y compris **64 pages en couleurs**, regroupées en huit thèmes, du cubisme à l'art brut et aux monuments du Paris fin de siècle) ajoutent à l'histoire de la littérature, d'une part un album des écrivains dans leur temps, d'autre part une histoire de l'aventure artistique au XX^{e} siècle.

GÉNÉRIQUE DE L'OUVRAGE

Mise en œuvre et coordination éditoriale : BERTRAND DREYFUSS
Maquette : LÉA VERDUN **Mise en page :** MARTINE DE CAGNY
Recherche iconographique : GAËLLE MARY, CLAIRE BALLADUR, ÉTIENNE COLLOMB
Mise au point des index : SABINE LEVALLOIS, NATHALIE SOKOLOFF
Cession de droits : CHANTAL TEILLET **Composition :** P.F.C. **Photogravure :** Édilog

INTRODUCTION HISTORIQUE

Notre siècle

par Pierre MIQUEL

Comme le XVIII^e siècle ne commence véritablement en France qu'à la mort du roi Louis XIV, et le XIX^e après Waterloo, c'est en 1918 qu'entre véritablement en scène dans notre pays le XX^e siècle, sur les ruines de la Première Guerre mondiale. Alors commence un nouveau monde.

1. L'APRÈS QUATORZE

Les déséquilibres

Une certaine stabilité disparaît après la guerre. Celle du franc Germinal, d'abord, qui entraîne l'élimination progressive des rentiers chers à Feydeau, les 500 000 rentiers d'avant 1914 qui ont souscrit aux emprunts or. La dette de la France en Angleterre et aux États-Unis est considérable : Poincaré aura plus de mal à s'en acquitter en 1928 que Monsieur Thiers, en 1871, n'eut de peine à obtenir la libération du territoire, en payant la Prusse à prix d'or.

Une autre certitude chancelle : le *Si vis pacem, para bellum*. Plus d'alliances militaires destinées à préparer la paix : l'Amérique se dégage, la Russie devient hostile, dangereuse pour l'ordre intérieur, l'Angleterre est une alliée froide, l'Italie est outrée d'avoir participé à la guerre pour un salaire de misère. La France est tout étonnée de se retrouver le gendarme de l'Europe, avec une Société des Nations fixée à Genève dont les architectes américains sont partis sans laisser d'adresse.

Un autre équilibre disparaît : celui des villes et des campagnes. La guerre a transformé le pays en une ruche bourdonnante d'ateliers. L'après-guerre fait la preuve que les millions d'hommes mobilisés ne retournent pas toujours dans les campagnes et qu'une société nouvelle se met en place. Un Français sur deux habitait encore la campagne en 1914 ; les foules urbaines vont se densifier, les banlieues s'étendre, les nouvelles H.L.M. (habitations à loyer modéré) ceinturer les villes. Les grandes grèves de l'immédiat après-guerre, la création du parti communiste léniniste et d'un syndicat révolutionnaire sont, au seuil du XX^e siècle, l'annonce de nouveaux orages.

Les stimulants

Il reste que la France sort du drame avec une démocratie politique qui a fait ses preuves. Il n'a pas été nécessaire de durcir outre mesure le régime pour soutenir l'effort de guerre. La France des comités républicains apparaît, pour les nations libérées de l'Europe des empires et des royaumes, comme une sorte de modèle politique. Elle était avant 1914 la seule grande République du continent. Pour les Tchécoslovaques, les Polonais et les Allemands, elle est un exemple, au même titre que la Grande-Bretagne. Il semble que la victoire de 1918 soit aussi celle des régimes libéraux de l'Ouest.

Touchée par la guerre, la société française n'a pas été, comme l'allemande, ébranlée dans ses profondeurs. Elle reconstitue rapidement ses grandes masses, et si les rentiers n'ont pas fini de souffrir, si les femmes cherchent du travail, l'activité des industries nouvelles est un stimulant pour la production. Combien de jeunes ruraux rêvent de travailler dans les grandes usines d'automobile, de caoutchouc, de plastique ? Le mythe du progrès, si fort avant 1914, a pris la première place. La société de l'après-guerre se veut résolument industrielle et tournée vers l'expansion. La reprise démographique qui s'amorce est significative d'un nouveau crédit de confiance. Il faut reconstruire et repeupler. Le *baby boom* des années 20 atteste la vitalité d'un peuple meurtri.

2. DES « ANNÉES FOLLES » AU NOUVEL AVANT-GUERRE

Décadence ou reconstruction ?

Les « années folles » de 1920 à 1926 ont été souvent vécues par les contemporains comme une décadence : on reprochait à l'art d'être abstrait, à la littérature d'être surréaliste ou dadaïste, à la musique d'être « nègre », comme on reprochait déjà aux ballets d'être russes au temps du grand Stravinsky. On retire la légion d'honneur à Victor Margueritte, l'auteur de *La Garçonne*. Le roman de Radiguet *Le Diable au Corps*, choque les anciens combattants. Les trains de plaisir à Deauville et les casinos de Cannes ou de Nice sont pour les rentiers ruinés des lieux de scandale où s'étale l'insolence des nouveaux riches.

Il faut dix ans pour reconstruire la France, qui a retrouvé l'Alsace et la Lorraine annexée. En 1929, la production dépasse le niveau record de 1913. On commence à faire venir des étrangers, des Italiens et déjà des Maghrébins, des Polonais et des Portugais. La République conserve sa grande armée, la première d'Europe, elle engage des soldats et des marins pour l'outre-mer, car les Français sont présents en Asie, en Océanie, dans le Levant où la Société des Nations a confié à la France un mandat sur la Syrie et le Liban. C'est l'apogée du système colonial, qui donne à la « métropole » un vaste « empire ». L'exposition coloniale de 1931 exprime, par son ampleur, l'importance des positions françaises outre-mer.

L'automobile et la « T.S.F. »

La frénésie du progrès gagne même les campagnes, où la mécanisation progresse. Il n'est pas rare de voir des automobiles au village dès 1925, et les anciens meuniers ouvrent des garages. Les foyers s'équipent en postes de « T.S.F. ». On a plus vite, à la ferme, la radio que le téléphone. Les encombrements de voiture sont déjà inextricables à Paris, où l'on creuse le premier souterrain le long des berges de la Seine, tout près de la nouvelle gare d'Orsay où stationnent les rames de luxe des grands express du sud. La France construit un hydravion géant, le *Lieutenant de vaisseau Paris* et possède, avec *Normandie*, le plus beau paquebot du monde.

La ligne Maginot

La crise mondiale nous a touchés moins que l'Allemagne ou l'Angleterre en raison d'un développement industriel moins rapide, d'un certain archaïsme rural et de l'importance des réserves familiales en or thésaurisé. La France se resserre frileusement à l'abri de la « zone franc » et des barrières douanières de son ensemble colonial. Elle construit une « ligne Maginot » pour n'avoir pas à redouter une nouvelle guerre, quand l'hitlérisme commence sa carrière outre-Rhin. Elle développe ainsi une politique militaire défensive, en contradiction manifeste avec la diplomatie des alliances en Europe centrale. Comment pourra-t-elle honorer, sans force d'intervention moderne et rapide, les alliances contractées avec la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, ces nouvelles nations issues du traité de Versailles ?

Les abandons successifs (Rhénanie, 1936, Munich, 1938) sont l'illustration de cette incohérence : la France a une marine puissante, mais elle n'a pas d'armée d'intervention et ne peut s'opposer en rase campagne à la nouvelle Wehrmacht, encore moins à la Luftwaffe. Peut-elle, pour pallier sa faiblesse, conclure une nouvelle entente avec l'Est, avec la Russie soviétique ? C'était la politique de Louis Barthou : il est mort assassiné à Marseille. Les tentatives de Pierre Laval pour conclure un accord militaire avec Staline échouent. La France des années 30 ne peut compter, en cas de conflit, que sur l'Angleterre et la ligne Maginot. Elle ne s'est pas donné les moyens d'assurer l'ordre libéral en Europe.

Majorités de gauche

Elle peut murer ses frontières, mais non se fermer aux conflits idéologiques, d'autant que la crise multiplie les affrontements sociaux. A partir de 1929, le franc déjà réduit des 4/5 par la dévaluation Poincaré se trouve de nouveau mis en question. Les économistes imposent leurs thèses déflationnistes, qui entraînent la réduction du traitement des fonctionnaires de l'État. L'impopularité de cette politique conduit à l'explosion du Front Populaire aux élections de mai 1936 : pour la première fois les communistes entrent dans une majorité de gauche, même s'ils refusent de faire partie du gouvernement Blum. Les « accords Matignon » et les « congés payés », la création des comités d'entreprise, les premières nationalisations secouent profondément l'équilibre social au moment où la guerre d'Espagne impose aux nations européennes des choix idéologiques : faut-il, au nom de l'antifascisme, intervenir contre le général Franco armé par les fascistes italiens et les hitlériens allemands ? La non-intervention appliquée par Blum, qui doit s'aligner sur le Foreign Office, lui vaut la méfiance, sinon l'hostilité des communistes, sans rallier pour autant l'opinion du centre et de droite.

Les Français se divisent sur le Front Populaire. Les ligues de l'extrême-droite, qui manifestaient le 6 février 1934 contre les députés, ont certes été dissoutes : mais les ligueurs créent des groupements secrets comme la Cagoule, et disposent d'une presse dont ils ignorent souvent qu'elle est payée par l'Allemagne et l'Italie. La majorité qui se dessine autour de Daladier à la fin du Front Populaire exclut à la fois cette droite devenue pacifiste et pro-fasciste et la gauche communiste qui retourne à l'opposition. Mais déjà la guerre se dessine à l'horizon.

3. LA FRANCE DE DE GAULLE

Le désastre et la Résistance

Vingt ans après la paix de Versailles, Français, Anglais et Allemands se retrouvent face à face. Sedan, Londres et Vichy sont les points signalétiques du drame français. Le « général micro » (ainsi les journalistes britanniques appellent-ils le général de Gaulle) commence sur les ondes de la BBC la reconquête de l'espace français, occupé par la Wehrmacht pour partie, et surtout du nouvel « État français » du sud de la Loire, dirigé par le maréchal Pétain. C'est d'abord une bataille psychologique et politique : il s'agit pour de Gaulle de persuader les Français que la revanche est pour demain et que la résistance s'impose. Il a moins de mal à convaincre les Britanniques et les chefs de la résistance française, que les Américains et les Français d'Alger et de Dakar. Si le général l'emporte, c'est qu'il n'est pas seulement l'héritier d'une image traditionnelle de la France, mais le défenseur d'une véritable régénération. Le programme du **Conseil National de la Résistance**, appelé « charte », promet à cet égard la fondation d'un régime qui n'est pas seulement présenté comme démocratique et libéral, mais comme la base d'un changement profond de la société et même des mentalités françaises. La Résistance partage un idéal de justice sociale, de répartition équitable des charges, de définition d'un nouvel idéal de sécurité pour tous et de droit au travail. L'expansion n'est pas seulement une nécessité, elle devient, dans une telle perspective, un devoir. Un État digne de ce nom doit tout faire pour réaliser le plein emploi.

Un nouveau régime

Des travailleurs protégés, des agriculteurs encouragés à la modernisation, des intellectuels associés par la création de nouvelles écoles à l'œuvre de redressement (l'École Nationale d'Administration, notamment), une presse débarrassée de la tutelle oppressante des groupes financiers, une radio d'État protégée par le monopole contre les marchands du temple, une exigence de culture populaire et de formation des esprits : la pensée politique issue de la Résistance est indissoluble de celle du général de Gaulle.

On sait que la IV^{e} République, installée dans l'équivoque en 1946, a atteint incomplètement ces objectifs. Les grandes ordonnances de 1945 organisent la nationalisation du crédit et des moyens lourds de production. La création du Plan permet la reconstruction rapide d'un État moderne, sur une base industrielle puissante. L'énergie multiplie les ouvrages hydrauliques, la sidérurgie fait des prouesses, les usines nouvelles sont acquises aux technologies les plus fines. Le paysage français se modifie avec l'agrandissement des ports, la création d'un réseau d'autoroutes et la modernisation des chemins de fer. Si les campagnes envoient leurs excé-

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

dents de population dans les villes, elles accèdent rapidement à un niveau de vie moderne avec une population moindre grâce aux effets du progrès et à l'aide de l'État et du Crédit Agricole.

Mais les blocages politiques empêchent le nouveau régime de faire face à l'ampleur de la tâche. Il est vrai qu'il est fortement secoué par les effets français de la guerre froide (vagues de grèves des années 46-49), et surtout par la décolonisation. Après le drame indochinois qui trouve son épilogue en 1954 dans la cuvette de Dien Bien Phu, puis dans les accords de Genève, après la décolonisation difficile de la Tunisie et du Maroc, la guerre d'Algérie emporte la nouvelle République et rétablit au pouvoir le général de Gaulle, qui s'était retiré depuis 1946 à Colombey-les-deux-Églises parce qu'il était hostile au « régime des partis ».

La Ve République

Le retour de de Gaulle n'implique pas la fin immédiate des commotions politiques ni des batailles d'opinion : quatre ans sont nécessaires pour trouver une issue au drame algérien. Mais la stabilité politique est désormais acquise dans le cadre institutionnel de la Ve République. Les affrontements sociaux sont éliminés provisoirement par le progrès économique. Les seuls conflits graves sont ceux des industries ou des mines rejetées par la modernité : les mines de charbon et les usines sidérurgiques archaïques. L'essor du pétrole, de l'énergie atomique et des industries nouvelles, la création d'un dispositif de transports, la démocratisation du crédit et la mise en place d'un réseau bancaire très capillarisé permettent la poursuite de l'effort de modernisation. Les campagnes deviennent puissamment productrices et soutiennent la nouvelle industrie agro-alimentaire, la « société de consommation » encourage le gonflement des effectifs « tertiaires » dans les villes. Paris et sa région marchent vers les dix millions d'habitants, un cinquième de la population française. L'aménagement du territoire s'efforce de réduire cette concentration en multipliant les pôles de développement dans les provinces. Ainsi peut-on penser, avant 1968, que tout bouge en France et que de Gaulle, qui développe une politique militaire indépendante et un neutralisme diplomatique, a rendu au pays sa puissance.

4. L'ÈRE DES MUTATIONS

Les révisions déchirantes

Après la tumultueuse mise en question de la nouvelle société, en 1969, il apparaît que le progrès économique ne suffit pas à résoudre les difficultés nouvelles secrétées par la croissance. On imagine aussitôt des solutions politiques, on multiplie les instances de concertation. Mais la crise mondiale survient dans les années 1970, après le départ et la mort du général de Gaulle. A peine construite, la nouvelle France industrielle est en voie de démantèlement sous l'effet des bourrasques qui viennent de l'Ouest : chocs pétroliers, érosion monétaire, coups de boutoir des crises financières et boursières. Le régime du moteur s'emballe, on doit le réduire par des plans successifs de redressement, qui impliquent un accroissement du chômage et une baisse du niveau de vie. L'argent cher et la rareté du crédit imposent des révisions déchirantes, accomplies au nom de la rentabilité. Il devient impératif de vendre à l'extérieur pour vivre, bientôt pour survivre. Un pays depuis un siècle accoutumé à vivre à l'intérieur de ses frontières affronte, après l'illusion des années miraculeuses, l'amertume d'une réorientation dont les règles lui sont imposées par la communauté des nations « libérales ». Toutes les entreprises archaïques qui subsistaient en raison de la clémence du ciel sont emportées par la bourrasque. On découvre les dures contraintes de la société post-industrielle.

Les instruments de « gestion » se généralisent. A l'heure de l'ordinateur, la France procède à un redressement de ses comptes, à une rectification dramatique de son paysage géographique. Il y a des Sedan industriels en Lorraine et dans le Pas-de-Calais. Mais les industries du XIXe siècle ne sont pas seules à disparaître, celles de la révolution du pétrole sont aussi emportées. La vallée de la Seine, celle de la Loire, Marseille et Marseille-Berre, l'estuaire de la Gironde sont frappés à leur tour. Seuls résistent les ensembles industriels constitués autour de centres importants de recherche bientôt baptisés technopoles. On se plaignait encore, en 1968, d'avoir trop de bacheliers. On s'aperçoit que le seul moyen de lutter contre le chômage est de développer la recherche de « l'or gris », des centres productifs d'idées et de techniques nouvelles.

L'alternance politique

La commotion sociale qui frappe la France met à l'épreuve le régime et dessine un nouveau paysage politique. On croyait rigide la constitution de la Ve République : elle s'adapte assez bien à la situation, dans la mesure où elle accorde à l'État un pouvoir gestionnaire efficace. Mais elle doit susciter l'alternance, pour que les grandes tendances sociales trouvent une expression politique. L'élection de 1981 et plus encore celle de 1986 sont significatives de cette ductilité du cadre politique, qui admet non seulement le changement de majorité, mais l'impensable cohabitation.

Devant les nécessités de la reconversion drastique, les politiques ont pris conscience du poids social des luttes économiques d'aujourd'hui. La crise, d'abord appelée « mutation », ne demande plus seulement des solutions gestionnaires, mais l'association des collectivités dûment protégées et intégrées aux mouvements rapides qui sont exigés par la météorologie économique mondiale. On comprend qu'il ne s'agit plus d'une crise, mais d'une nouvelle manière d'être.

Comme les autres citoyens des États industriels, les Français acceptent généralement de considérer l'Europe comme un espace d'avenir adapté à la stratégie de lutte mondiale. L'Europe, très souvent tolérée par les politiques des années 60, devient le vœu ardent des majorités de droite comme de gauche à l'horizon des années 1990.

Ainsi changent les hommes, sous la pression de la nécessité, ou, comme disait de Gaulle, de la « nature des choses ». Plus que jamais les Français du XXe siècle sont poussés à toute vitesse dans la post-modernité, comme ils l'étaient au XIXe dans la modernité. Y garderont-ils leur identité ?

INTRODUCTION LITTÉRAIRE

Fragilité et résistance des lettres

par Dominique RINCÉ

1. DE LA DÉCADENCE AU MODERNISME

« Le siècle est mort, vive le siècle. » Tel aurait pu être le slogan de la première génération de notre XX^e siècle : en effet, celui-ci, aux lendemains du double « épuisement » du naturalisme et du symbolisme, s'ouvre par une « Belle Époque » qui l'est d'abord pour les trois grands genres traditionnels. La poésie avec **Apollinaire**, le théâtre avec **Claudel** et le roman avec **Proust** paraissent trouver le second souffle d'une modernité surmontant l'épreuve de la « décadence ». Mais la Grande Guerre n'a pas seulement rompu cette renaissance des esprits et des œuvres. Elle a précipité la brutale confrontation de la modernité littéraire, et plus largement esthétique, avec les réalités — techniques, sociales et idéologiques — d'un *modernisme* dont **Valéry** avait pressenti très tôt qu'il rendait désormais les civilisations « mortelles ».

2. LE TEMPS DE L'ENGAGEMENT

Mort des hommes dans la boucherie de Verdun, effondrement des valeurs de l'humanisme traditionnel, réapparition d'une conscience tragique déchirée entre l'espérance d'un « plus jamais ça » et le redoutable pressentiment du retour de l'« inhumain », c'est bien de tout cela que se nourrit, pour le décrire ou l'exorciser, la littérature de l'« entre-deux-guerres » : une appellation dont la banalisation par l'usage masque trop la terrible justesse. De l'émergence de la révolution surréaliste avec **Breton** à celle de l'existentialisme avec **Sartre**, toute une génération, principalement de poètes et de romanciers, redécouvre ainsi l'urgence des questions sur la fonction de l'écrivain, sur son engagement, individuel ou collectif, et s'efforce d'inventer les figures d'un « héroïsme » opposable à l'inévitable « montée des périls ».

3. VERS LA CRISE DES IDÉOLOGIES

De la Seconde Guerre, plus évidemment « mondiale » que celle de 14, date sans doute, pour des raisons d'abord historiques, puis géo-culturelles, le décloisonnement de notre littérature, dans le contexte d'une histoire des mentalités et des idées qui s'internationalise. Après le nécessaire repli sur son socle de « résistance », la littérature française des années 50-70 se trouve en effet confrontée à une crise des croyances, des idéologies et des comportements qui affecte tout l'Occident et s'explicitera plus spectaculairement chez nous autour de 1968. A l'heure de l'épanouissement des sciences humaines, les grands genres se profilent ainsi de manière insolite — « nouveau roman », « nouveau théâtre », « nouvelle critique » — pour dire le paradoxal effacement de l'Homme, conter sa crise d'identité et mimer celle de son langage, guetté, semble-t-il, par la dissolution et l'insignifiance.

4. POST-MODERNITÉ

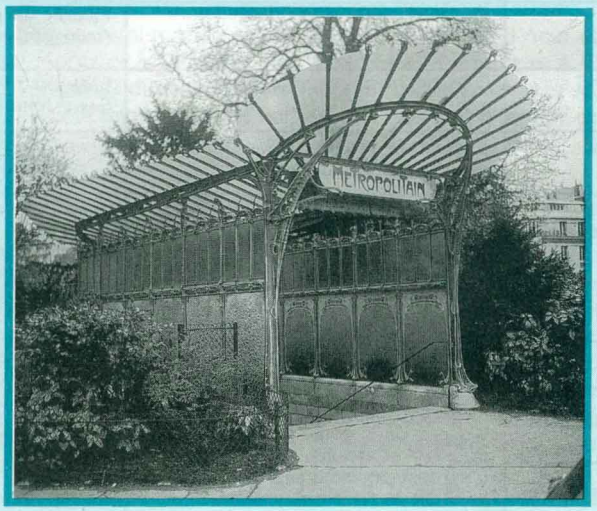
« Babélisation », « uniformisation », les expressions bientôt ne vont pas manquer pour décrire les menaces pesant sur une culture qui s'éloigne fatalement, au temps des médias planétaires, de ses valeurs et traditions authentiques. La modernité, cernée par cette « défaite de la pensée », est-elle condamnée à se réfugier, en tous domaines, dans une *post-modernité* précaire ? Le fossé semble bien s'élargir entre une littérature enseignée ou confidentiellement appréciée et une littérature « apostrophée », primée, vendue, multipliée par les effets de « poche » ou de « best-sellers », qui ne rencontre plus que rarement la première. Tout doit-il se passer comme si notre « société duale » devait finir par secréter une littérature elle aussi « à deux vitesses », où la plus « rapide » — celle des romans de gare évidemment... — serait définitivement gagnante ? Les choses sont loin d'être aussi simples, et le récent triomphe d'un auteur difficile, édité chez un « petit » (**Marguerite Duras**, prix Goncourt 84 pour *L'Amant*, paru aux Éditions de Minuit), montre assez que les fossés n'existent que pour être franchis.

A une dizaine d'années du troisième millénaire, la « décadence » n'est peut-être plus ce qu'elle était et la « défaite de la littérature » moins certaine qu'il n'y paraît. Et si au contraire c'était elle, la littérature, qui « résistait » le mieux — mieux que la musique, mieux que le cinéma notamment — à la grande subversion « télémédiatique » ? La question mérite d'être réfléchie avec une ardeur au moins égale à celle que les poètes, romanciers et dramaturges d'aujourd'hui apportent à écrire les *œuvres* authentiques de notre *présent*.

I^re PARTIE

DE LA « BELLE ÉPOQUE » A LA GRANDE GUERRE

1. Écrivains de la « Belle Époque »
2. Le choc des idées et des valeurs
3. Les évolutions poétiques
4. Apollinaire et l'esprit nouveau
5. Marcel Proust : du *Temps perdu* au *Temps retrouvé*
6. Paul Claudel : « Une source de paroles »



	ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES	SCIENCES, TECHNIQUES ET ARTS	LITTÉRATURE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
1900	Exposition universelle à Paris. Guerre des Boers.	PLANCK (All.) : théorie des quantas. Découverte des groupes sanguins. Ouverture de la première ligne de métro parisien. Les Nabis (DENIS, VUILLARD, BONNARD). Le style naïf avec le Douanier ROUSSEAU. Début du cubisme analytique avec BRAQUE et LÉGER.	BARRÈS : *L'Appel au soldat.* COLETTE : Les *Claudine* (1900-1905). FREUD : *L'Interprétation des rêves.* JAURÈS : *Histoire socialiste de la Révolution française.* PÉGUY : *Cahiers de la Quinzaine.* ROSTAND : *L'Aiglon.*
1901	Fondation du parti radical. Loi sur les associations.		FRANCE : *M. Bergeret à Paris.* ZOLA : *Travail. — La Vérité en marche.*
1902	Début du ministère Combes (radical).	DEBUSSY : *Pelléas et Mélisande.*	BARRÈS : *Leurs Figures.* GIDE : *L'Immoraliste.* Mort de ZOLA.
1903		Premier vol en aéroplane. Premier tour de France cycliste.	COURTELINE : *La Paix chez soi.* ZOLA : *Vérité* (posthume).
1904	Loi sur les congrégations. Entente cordiale.	CÉZANNE : *La Montagne Ste-Victoire.*	ROLLAND : *Jean-Christophe* (1904-1912). TCHEKHOV : *La Cerisaie* (Russie).
1905	Loi de séparation de l'Église et de l'État. Fondation de la S.F.I.O.	EINSTEIN publie ses travaux sur la relativité restreinte (All.). Travaux de RUTHERFORD (G. B.) et GEIGER (All.) sur la radioactivité. Le Fauvisme avec VLAMINCK, DERAIN, MARQUET, MATISSE... DEBUSSY : *La Mer.*	BERNARD : *Triplepatte.* PÉGUY : *Notre Patrie.*
1906	Inventaire des biens des églises. Réhabilitation du capitaine Dreyfus.		ALAIN : *Propos* (1906-1936). CLAUDEL : *Partage de midi.* MUSIL : *Les Désarrois de l'élève Törless* (Autriche).
1907	Agitation sociale dans le midi viticole.	Début de la période cubiste de PICASSO : *Les Demoiselles d'Avignon.* Grande période de création des sculpteurs MAILLOL et BOURDELLE.	BERGSON : *L'Évolution créatrice.* FEYDEAU : *La Puce à l'oreille.*
1908	Grèves de Draveil.		FEYDEAU : *Feu la mère de madame.* FRANCE : *L'Ile des Pingouins.* ROMAINS : *La Vie unanime.*
1909	Politique d'apaisement religieux.	BLÉRIOT traverse la Manche. DIAGHILEV présente à Paris les ballets russes.	CLAUDEL : *L'Otage.* GIDE : *La Porte étroite.* MARINETTI : *Manifeste du futurisme.*
1910		KANDINSKI : première aquarelle abstraite. MATISSE : *La Danse.*	PÉGUY : *Mystères* (1910-1912). ROUSSEL : *Impressions d'Afrique.*
1911	Accord franco-allemand sur le Maroc.	FUNK découvre les vitamines.	LARBAUD : *Fermina Marquez.* SAINT-JOHN PERSE : *Éloges.*
1912	Guerre dans les Balkans.	Exposition des Futuristes. Arrivée de CHAGALL à Paris.	CENDRARS : *Les Pâques à New York.* CLAUDEL : *L'Annonce faite à Marie.*
1913	Service militaire de 3 ans. Poincaré, président de la République.	GARROS traverse la Méditerranée en avion. STRAVINSKI : *Le Sacre du printemps.* APOLLINAIRE : *Les Peintres cubistes.*	ALAIN-FOURNIER : *Le Grand Meaulnes.* APOLLINAIRE : *Alcools.* BARRÈS : *La Colline inspirée.* CENDRARS : *La Prose du Transsibérien.* LARBAUD : *A.O. Barnabooth.* PROUST : *Du côté de chez Swann.*
1914	Assassinat de Jaurès. Guerre mondiale. Bataille de la Marne.	MONET : *Nymphéas.* L'abstraction géométrique avec SONIA et ROBERT DELAUNAY. L'esprit Dada en peinture avec DUCHAMP et PICABIA. L'expressionnisme allemand en peinture avec GROSZ. Début du surréalisme pictural avec ARP, ERNST, DALI. Le néo-plasticisme de MONDRIAN.	CARCO : *Jésus la Caille.* GIDE : *Les Caves du Vatican.* ROUSSEL : *Locus Solus.*
1915	Guerre des tranchées.		ROLLAND : *Au-dessus de la mêlée.*
1916	Bataille de Verdun.		BARBUSSE : *Le Feu.* FREUD : *Introduction à la psychanalyse.*
1917	Les États-Unis en guerre. Révolutions en Russie.		JACOB : *Le Cornet à dés.* VALÉRY : *La Jeune Parque.*
1918	Armistice du 11 novembre.		APOLLINAIRE : *Calligrammes.* Manifeste Dada à Zurich.
1919	Traité de Versailles.	Musique : formation du groupe des Six autour d'ÉRIC SATIE. Grande période du jazz classique (ARMSTRONG, BECHET, HAWKINS).	BERGSON : *L'Énergie spirituelle.* DORGELÈS : *Les Croix de bois.*
1920	Création du Parti communiste.		BRETON : *Les Champs magnétiques.*

La Belle Époque : légende ou réalité ?

Un phénomène européen

La Belle Époque, ce sont ces années d'illusion qui, entre 1900 et 1914, laissent croire à l'Europe qu'elle est parvenue à une superbe maturité la dispensant de tout grave souci d'avenir. C'est aussi sa folie des plaisirs, son optimisme triomphant, les hauts lieux de ses exploits mondains : le casino de Monte-Carlo, Venise, les Champs-Élysées de Paris.

A Paris comme à Vienne, on cultive la joie de vivre, **le raffinement et la beauté**. Les deux capitales de l'élégance sont reliées par le mythique Orient-Express. L'esprit rayonne à Paris, la musique à Vienne. A Londres, sous le règne d'Edouard VII, les « gens bien », s'ils répugnent au frivole, donnent sans compter dans le magnifique. Le jeune empire allemand, pendant ce temps, entasse patiemment armement et usines, moral et grandiose à l'image de Guillaume, son chef. La Russie danse sur un volcan, fastueuse et misérable, un peu folle et désaxée. L'Italie protège ses paradis secrets de volupté, les réservant à l'attention des amateurs avertis.

Mais quel que soit son lieu d'enracinement, la Belle Époque garde des traits qui n'appartiennent qu'à elle, et qui apparentent étrangement un **Marcel Proust**, un **Gabriele D'Annunzio**, un **Hugo von Hofmannsthal** et un **Serge de Diaghilev**.

Monde et demi-monde

Les altesses royales en personne règnent sur cette Belle Époque, mènent le bal à Venise, à Cannes, à Marienbad, à Biarritz, accompagnées de leur nombreuse escorte d'ambassadeurs d'opérette, de maréchaux rutilants et de somptueux milliardaires. En France, l'aristocratie d'argent pallie l'absence de famille royale. Le luxe du faubourg Saint-Germain, si bien évoqué par Marcel Proust à travers les Guermantes, illumine la ville de son éclat, enchante l'Opéra, se répand sur les hippodromes et dans les expositions.

En marge de cette élite, mais issues de ses rangs, se dégagent des personnalités qu'ennuie le faste, somme toute fort contraignant, des mondanités. Avec elles naît **le demi-monde**, celui du Tout-Paris, bientôt ouvert aux artistes, aux écrivains, aux comédiennes. On dîne chez Maxim's, on se promène au Bois, on roule en automobile, on décide des succès ou des échecs théâtraux. **Un Feydeau, une Colette seront les témoins attentifs de cette mouvante époque**.

Montmartre, avec ses cabarets et ses bals, exploite le graveleux, lance la mode du misérabilisme. Ici, le demi-monde applaudit aux refrains anarchistes de Bruant, de Jehan Rictus. L'étoile de ces nuits s'appelle la Goulue, immortalisée par Toulouse-Lautrec.

En hiver, monde et demi-monde se retrouvent sur la Côte d'Azur et sur la Riviera italienne : en juillet à Saint-Moritz et à Deauville ; en septembre à Venise et à Biarritz. Les grands hôtels prennent alors d'énormes dimensions, se boursouflent de marbre et se parent de Gobelins. Puis les paquebots illustrent le prestige des nations qui rivalisent d'orgueil pour lancer les plus beaux, les plus rapides, les plus majestueux de ces palaces au long cours.

Frénésie et inconscience

Une abondante circulation d'argent, une grande stabilité de la monnaie, une impression d'équilibre politique international durable expliquent pourquoi cette brillante société du siècle naissant entretient si longtemps une telle euphorie. A cela s'ajoutent les agréments dus aux nouvelles techniques : le cinéma, l'automobile, la propagation de l'électricité, la rapidité accrue des moyens de transport, le développement des sports, l'expansion de la presse illustrée. Et, couronnant le tout, le triomphe de la mode orchestré par le célèbre Paul Poiret.

La danse emporte cette belle société délivrée de tout souci. Rythme des ballets russes. Rythme aussi du tango, qui, surgi des bas-fonds de Buenos Aires en 1910, détrône le double-boston. Et déjà s'annonce le jazz-band...

La déesse de ces temps de charme, de luxe et de lascivité est la Parisienne. On la voit partout. Non seulement au Boulevard, mais aussi dans les gares du Transsibérien, sur les terrains d'aviation, dans tous les lieux de plaisir et d'aventure. Elle incarne l'idéal d'une époque fiévreuse absolument décidée à ignorer que sa frénésie cache peut-être quelques malignes tumeurs.

En effet, que de scandales occultés ! Que de guerres « exotiques » reléguées au second plan ! Et quel aveuglement volontaire sur le formidable effort industriel et militaire allemand !

Le 21 mars 1914, quand Mme Caillaux, femme du ministre des Finances, tire froidement six balles sur le directeur du *Figaro*, la Belle Époque s'arrête enfin de virevolter : « Jamais encore, dans notre organisation sociale, la voix du browning n'a eu de si profonds et de si redoutables échos », écrit un rédacteur de *L'Illustration*. Et il est vrai que le tango va s'achever en tragédie...

Découverte de la vitesse

L'année 1913 ! Une date déjà lointaine dans une époque trop facilement qualifiée de belle. L'Europe est à l'apogée de sa puissance, sa civilisation semble un exemple à suivre pour le monde entier, et on y trouve presque tout ce qui marquera notre temps : fabuleux développement des sciences et des techniques, mouvements sociaux puissants, concepts radicalement nouveaux dans les arts et la littérature. Tout cela sous le signe de la vitesse. On achève le percement du canal de Panama. Roland Garros traverse la Méditerranée. On procède au premier essai réussi de transport aérien du courrier. Toujours plus vite, toujours plus loin : un projet de raid aérien Paris-Le Caire, avec ce commentaire réservé du journal *Le Temps* : « Des entreprises de ce genre sont très onéreuses et d'un profit fort discutable. » La vitesse ! Pas une journée ne se passe sans un accident grave causé par l'avion ou l'auto. C'est tantôt « la chute grave d'un aviateur militaire », tantôt « un autobus contre un taxi : 11 blessés ». Ou bien ce fait divers, digne d'un tableau du Douanier Rousseau : « Le tramway de Pontoise heurte violemment un aéroplane qu'un tracteur automobile emmenait à Paris ». De Dion-Bouton, Hispano-Suiza, Rolls-Royce : l'automobile est encore un luxe, réservé aux privilégiés, et le raffinement se paye cher. La De Dion-Bouton de 45 CV coûte la bagatelle de 20 250 F de l'époque. Mais aux États-Unis, Henry Ford entreprend la fabrication en série de son fameux « modèle T ».

Bruits de guerre

Il est plus aisé d'acheter une bicyclette : on en trouve pour moins de cent francs, ce qui est l'équivalent d'un mois de salaire pour un petit employé. A ce prix-là, l'armée française elle-même n'hésite pas, et s'équipe en bicyclettes-mitrailleuses ! C'est que dans toute l'Europe, les nations sont persuadées que la guerre ne pourra pas être évitée, et c'est une course tragique aux armements. En France, reprendre l'Alsace et la Lorraine est ressenti comme un devoir sacré, et c'est un Lorrain, Poincaré, qui est élu président de la République. Les appels à la paix de Jean Jaurès sont souvent ressentis comme une trahison par une opinion publique que travaille une presse puissante et chauvine. Il ne fait pas bon aller à contre-courant. Le service militaire est finalement porté à trois ans. C'est dans ce climat que *Le Petit Parisien* nous apprend ceci : « Des recrues corrigent deux antimilitaristes : un régiment, conduit par un soldat d'infanterie coloniale, traversait hier la place de l'Hôtel-de-Ville. Deux ouvriers serruriers interpellèrent le militaire : « Tu n'as pas honte, sale rempilé, de conduire ces pauvres gosses au bagne militaire ? » Les deux vauriens ne purent en dire plus. Rompant les rangs, les recrues se précipitèrent sur eux et les corrigèrent d'importance. »

Le cinéma, rival du théâtre

En attendant que le feu soit définitivement mis aux poudres, on continue de s'amuser. La Belle Époque aime rire, et quand la Comédie-Française donne *Andromaque*, on court plutôt voir *Triplepatte* de Tristan Bernard. Ou au café-concert. Au Théâtre des Champs-Élysées, les Ballets russes et *Le Sacre du printemps*, de Stravinsky « portent un coup terrible aux habitudes des mélomanes » (Jacques Rivière). Mais il y a surtout le cinéma ! Septième art, ou amusement forain ? Les avis des esthètes sont partagés, même si Méliès, bricoleur de génie, a déjà tout inventé : l'écriture du scénario, la mise en scène, et les truquages magiques qui font du cinéma un art spectaculaire et poétique. Chaque soir, au Gaumont-Palace, 6 000 spectateurs se pressent et frémissent aux aventures de *L'Enfant de Paris*, « grand cinémadrame en 2 actes ». Le Palais-Rochechouart fait concurrence en montrant *Les derniers jours de Pompeï* ou *L'Agonie de Byzance*. Plus ambitieux, on adapte au cinéma *Germinal*, de Zola. Charlot apparaît pour la première fois sur les écrans. Et les directeurs de théâtre sont inquiets. L'un d'eux explique : « Le danger est certain pour l'avenir ! Le cinéma n'a pas de frais, ses places sont bon marché, ses programmes simples et variés. Le cinématographe ! Voilà un ennemi dont les forces ne feront que croître avec le temps ! » Tout le monde n'est pas aussi clairvoyant sur ce qui se fait de nouveau, en peinture par exemple.

Chefs-d'œuvre avant l'horreur

On ne parle des peintres cubistes que pour les brocarder et les condamner : « La propagande pour les peintres cubistes n'est pas seulement une menace directe pour l'art, mais un grave danger pour la moralité publique ! » 1913 : le poète Guillaume Apollinaire, qui est justement l'ami des cubistes Picasso et Braque, publie son premier grand recueil de poèmes, *Alcools*, et ses *Peintres cubistes*. Il lui reste alors cinq ans à vivre et le temps d'écrire ses plus beaux poèmes de guerre et d'amour. Maurice Barrès publie *La Colline inspirée*. Le critique littéraire de *L'Humanité* trouve à ce dernier livre « des qualités de style et un charme indéniable » ; mais il règle ses comptes avec l'homme : « Barrès se pare d'effarantes contradictions. Égoïste, il se fait patriote. Antiparlementaire, il quête un mandat législatif. Las et découragé, il se fait professeur d'énergie nationale. » La même année, Proust doit se résigner au compte d'auteur pour faire paraître *Du côté de chez Swann*, et c'est pour une chapelle d'initiés que Cendrars publie sa *Prose du Transsibérien*. Mais c'est le destin d'un jeune homme de vingt-sept ans, Alain-Fournier, tempérament tourmenté, épris d'absolu, et nostalgique de ses amours d'adolescence, qui évoque peut-être le mieux la génération sacrifiée qui va bientôt partir à la guerre. L'auteur du *Grand Meaulnes* disparaîtra le 2 septembre 1914, et on ne retrouvera jamais son corps.

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

1

ÉCRIVAINS DE « LA BELLE ÉPOQUE »

BARRÈS, FRANCE, LOTI, PORTO-RICHE, TOULET, COLETTE, COURTELINE, JARRY, MIRBEAU, BERNSTEIN, FEYDEAU

D'ANNUNZIO

« Arnold, habit et gardénia, le melon en cascadeur sur la tête, gros cigare dans la bouche, très ohé ohé. — Maître d'hôtel ! Une table et des femmes ! »

Georges Feydeau,
La Duchesse des Folies-Bergère

Portrait de femme, par Mucha, 1897. Paris, Institut d'Art et d'Archéologie.

1. Les maîtres de l'heure

Bénéficient du plus grand renom, en ce commencement du siècle, des écrivains dont les débuts en littérature datent des années 1880, et qui sont parvenus à l'apogée du succès grâce à des œuvres servant les idées de la bourgeoisie au pouvoir. Ils ont pour nom **Paul Bourget, Maurice Barrès, Anatole France, Pierre Loti**. Dans leur sillage, on pourrait encore citer Henry Bordeaux, René Bazin, Édouard Estaunié... Certains d'entre eux ont connu un itinéraire au parcours sinueux, tel Barrès, qui, de son égotisme initial — où replongent d'ailleurs des œuvres de la maturité —, a évolué vers un farouche patriotisme, comme en témoigne son *Appel au soldat* (1900). La plupart de ces maîtres ont des idées de droite, sont antidreyfusards, hissent haut **les étendards du nationalisme revanchard et du conservatisme social**. Certains de leurs romans se présentent comme des plaidoyers ou des démonstrations en faveur de cette idéologie.

Aussi le personnage d'Anatole France, humaniste sceptique et frondeur, tranche-t-il sur ce fond d'ordre et de conformisme. Homme de culture, éloigné des courants naturaliste et post-symboliste, il figure l'attachement aux valeurs de style et de pensée héritées des siècles précédents, notamment du XVIII[e] siècle voltairien. Anatole France rejoint finalement le camp socialiste, dont il deviendra sinon le maître à penser, du moins le symbole. Rationaliste convaincu, il assure le lien entre les moralistes de naguère et l'humanisme moderne.

Pierre Loti rend à l'exotisme des couleurs vraies : officier de marine, il a effectivement parcouru ces mers d'Orient dont les senteurs emplissent ses textes et ses amours. Sa nostalgie se teinte de désespoir, et son désenchantement, d'angoisse métaphysique. Claude Farrère sera son disciple.

Il reste somme toute encore peu de place, à côté de ces écrivains assurés de leur talent et de la reconnaissance publique, pour les génies d'une nouvelle génération, publiés dans des revues infimes et introuvables, et éloignés de la grande scène littéraire, qu'ils aient pour nom André Gide, Paul Claudel, Paul Valéry ou Marcel Proust...

Moindre est l'écart dans l'expression théâtrale. Certes le Maeterlinck de *L'Oiseau bleu* (1908) et le Rostand du *Cyrano de Bergerac* (1897) et de *L'Aiglon* (1900) ont vite vieilli sous les rides, mais ces auteurs demeurent, en fin d'analyse, des modernes par l'inspiration qui les anime.

1892 Pierre Loti : *Fantôme d'Orient*
Maurice Maeterlinck : *Pelléas et Mélisande*

1893 Anatole France : *La Rôtisserie de la reine Pédauque ; Les Opinions de Jérôme Coignard*
Pierre Loti : *Matelot*

1894 Anatole France : *Le Lys rouge, Le Jardin d'Épicure*

1895 Henry Bordeaux : *Jeanne Michelin*
Édouard Estaunié : *L'Empreinte*
Edmond Rostand : *Princesse lointaine*

1897 René Bazin : *De toute son âme*
Pierre Loti : *Ramuntcho*
Edmond Rostand : *Cyrano de Bergerac*

1897-1901 Anatole France : *Histoire contemporaine : L'Orme du mail ; Le Mannequin d'osier ; L'Anneau d'améthyste ; Monsieur Bergeret à Paris*

1897-1902 Maurice Barrès : *Roman de l'énergie nationale : Les Déracinés ; L'Appel au soldat ; Leurs Figures*

1899 René Bazin : *La Terre qui meurt*

1900 Edmond Rostand : *L'Aiglon*

1901 René Bazin : *Les Oberlé*
Anatole France : *L'Affaire Crainquebille*

1902 Henry Bordeaux : *La Peur de vivre*
Paul Bourget : *L'Étape*
Pierre Loti : *Les Derniers Jours de Pékin*
Maurice Maeterlinck : *Monna Vanna*

1903 Maurice Barrès : *Amori et dolori sacrum*

1904 Paul Bourget : *Un divorce*
Claude Farrère : *Fumée d'opium*

1904-1912 Romain Rolland : *Jean-Christophe*

1905 Maurice Barrès : *Au service de l'Allemagne*
René Bazin : *L'Isolée*

1906 Henry Bordeaux : *Les Roquevillard*

1907 René Bazin : *Le Blé qui lève*
Paul Bourget : *L'Émigré*
Claude Farrère : *Les Civilisés, L'Homme qui assassina*

1908 Édouard Estaunié : *La Vie secrète*
Anatole France : *L'Île des pingouins, La Vie de Jeanne d'Arc*
Maurice Maeterlinck : *L'Oiseau bleu*

1909 Maurice Barrès : *Colette Baudoche*
Henry Bordeaux : *La Croisée des chemins*
Claude Farrère : *La Bataille*

1910 Henry Bordeaux : *La Robe de laine*
Edmond Rostand : *Chantecler*

1912 Anatole France : *Les Dieux ont soif*
Pierre Loti : *Un pèlerin d'Angkor*

1913 Maurice Barrès : *La Colline inspirée*
Édouard Estaunié : *Les Choses voient*
Romain Rolland : *Colas Breugnon* (rédaction)

1914 Anatole France : *La Révolte des anges*

Maurice Barrès (1862-1923)

Le culte du moi

Né dans une famille bourgeoise de Lorraine, **Maurice Barrès** s'est tôt passionné pour les lettres. Étudiant en droit à Paris, il consacre dès 1883 tout son temps à la littérature, fréquentant les milieux symbolistes en proie à un nouveau mal du siècle, et préconisant le culte du moi « afin de sentir le plus possible en analysant le plus possible ». Après un premier roman, *Sous l'œil des Barbares* (1888), qui lui vaut le succès, et *Un homme libre*, publié en 1889, Barrès achève sa trilogie égotiste avec *Le Jardin de Bérénice* (1891). Sacré « prince de la jeunesse », il s'engage parallèlement en politique. Il soutient le boulangisme à Nancy et siège à l'extrême-gauche au Parlement, alliant ainsi nationalisme et socialisme.

Désormais, Barrès unira à la quête incessante de l'être le culte des racines. De nombreux voyages à Venise, en Espagne et en Orient lui inspirent des évocations lyriques (*Du sang, de la volupté et de la mort*, en 1894, que prolongera *Amori et dolori sacrum* en 1903), mais la politique le mobilisant de plus en plus, il se consacre au journalisme, manifestant des opinions de plus en plus nettement traditionalistes, stigmatisant Dreyfus, devenant le chantre du nationalisme.

L'énergie nationale

Une nouvelle trilogie naît dans les années 1897-1902, dont *Les Déracinés* est l'œuvre la plus célèbre (voir LITTÉRATURE, *XIX^e siècle*, p. 588). Si l'on excepte de nouveaux souvenirs de voyage et ce roman mystique qu'est *La Colline inspirée* (1913), l'essentiel de ses écrits, dans cet avant-guerre, défend la cause nationale et prêche la revanche.

Barrès académicien et député tend progressivement à sacrifier l'artiste au profit de l'homme public, se limitant au rôle de simple chroniqueur au cours de la guerre de 14-18. Dans l'après-guerre, l'influence de Barrès décroît, cependant que l'auteur d'*Une enquête aux pays du Levant* renoue avec son goût des voyages. Sa mort brutale, le 4 décembre 1923, ne lui permet pas d'achever les mémoires qu'il avait entrepris ; mais la publication posthume des *Cahiers* fait connaître à la nouvelle génération les contradictions et les déchirements d'une âme en quête d'une « certaine note juste ».

Maurice Barrès *Amori et dolori sacrum* (1903)

***Maurice Barrès** s'est fait le héraut de l'égotisme et a préconisé **le culte du moi** dans ses œuvres de jeunesse. Cette inspiration romantique continue d'innerver des œuvres de la maturité, comme* Du sang, de la volupté et de la mort *(1894) et* Amori et dolori sacrum *(1903). A travers des souvenirs de voyage, à travers des évocations de Venise, de l'Espagne, de l'Orient, Barrès **accommode le vieux spleen baudelairien à l'âme moderne**. Précieux dans la description, décadent dans l'émotion, éloquent dans l'analyse, il distille un **mal du siècle aux tonalités neuves** et étranges. Certes une révolte larvée couve sous tant de langueur. Mais une révolte plus existentielle encore que politique.*

Le chant d'une beauté qui s'en va vers la mort

Avec ses palais d'Orient, ses vastes décors lumineux, ses ruelles, ses places, ses traghets qui surprennent, avec ses poteaux d'amarre, ses dômes, ses mâts tendus vers les cieux, avec ses navires aux quais, Venise chante à l'Adriatique qui la baise d'un flot débile un éternel opéra.

Désespoir d'une beauté qui s'en va vers la mort. Est-ce le chant d'une vieille corruptrice ou d'une vierge sacrifiée ? Au matin, parfois, dans Venise, j'entendis Iphigénie, mais les rougeurs du soir ramenaient Jézabel. De tels enchantements, où l'éternelle jeunesse des nuages et de l'eau se mêle aux artifices composites des ruines, savent mettre en activité nos plus profondes réserves.

A chacune de mes visites, j'ai mieux compris, subi la domination d'une ville qui fait sa splendeur, comme une fusée au bout de sa course, des forces qu'elle laisse retomber.

En même temps qu'une magnificence écroulée, Venise me paraît ma jeunesse écoulée : ses influences sont à la racine d'un grand nombre de mes sentiments. Depuis un siècle, elle n'a plus vécu qu'en une dizaine de rêveurs qui firent ma nourriture. *Putridini dixi : pater meus es ; mater mea et soror mea vermibus.* « J'ai dit à ce sépulcre qu'il est mon père ; au ver, vous êtes ma mère et ma sœur. »

A chaque fois que je descends les escaliers de sa gare vers ses gondoles, et dès cette première minute où sa lagune fraîchit sur mon visage, en vain me suis-je prémuni de quinine, je crois sentir en moi qui renaissent des millions de bactéries. Tout un poison qui sommeillait reprend sa virulence. L'orchestre attaque le prélude. Un chant qu'à peine je soupçonnais commence à s'élever du fond de ma Lorraine intérieure.

Ceux qui ont besoin de se faire mal contre la vie, de se déchirer sur leurs pensées, se plaisent dans une ville où nulle beauté n'est sans tare. On y voit partout les conquêtes de la mort. Comment appliquer son âme sur la Venise moderne et garder une part ingénue ? « Un galant homme se trouve toujours une patrie. » Mais de celle-ci ceux-là seuls s'accommodent qui s'acceptent comme diminués, touchés dans leur force, leur orgueil, leur confiance. Ils ne sont plus des jeunes héros intacts.

Maurice BARRÈS, *Amori et dolori sacrum* (1903)

Venise : le Grand Canal au début du siècle.

POUR LE COMMENTAIRE

1. Venise et la mort. Identifiez leurs rapports.

2. Venise, ville fantasmatique. En quoi consiste son attrait ?

3. Venise et le mal du siècle. Que représente sur le plan moral l'engloutissement de Venise, sa décadence ? Quelle interprétation en donne Barrès ?

4. Barrès styliste.

5. Barrès, l'homme de culture, l'humaniste. Comment sont insérés dans le texte ses souvenirs et ses références littéraires ? Quel est leur apport ?

AU-DELÀ DU TEXTE

Vous comparerez la vision de BARRÈS et celle de D'ANNUNZIO, qui évoque également Venise dans l'extrait du *Feu* (voir p. 38). Lisez également *La Mort à Venise*, de Thomas MANN (1910).

Sur Venise dans la littérature du XIX^e siècle, voir LITTÉRATURE, *XIX^e siècle*, p. 57.

EXPOSÉS

1. Venise et les peintres.

2. Venise et le cinéma.

Anatole France (1844-1924)

1881	*Le Crime de Sylvestre Bonnard*
1891	*Thaïs*
1893	*Les Opinions de Jérome Coignard* *La Rôtisserie de la reine Pédauque*
1897-1901	*L'Orme du mail ; Le Mannequin d'osier ; L'Anneau d'améthyste ; Monsieur Bergeret à Paris*
1901	*L'Affaire Crainquebille*
1908	*L'Ile des pingouins*
1912	*Les Dieux ont soif*

Un écrivain humaniste

Anatole France (pseudonyme d'Anatole Thibault) fait figure de gloire littéraire en ce début de siècle, mais il est aussi cet humaniste, cet « homme mêlé » dont rêvait Montaigne, alliant le culte de l'antiquité et un esprit voltairien, une conscience politique aiguë et une rare exigence stylistique. Il est le maître à penser d'une génération, un personnage que Proust immortalisera dans sa *Recherche du temps perdu* sous les traits de l'écrivain Bergotte.

Né à Paris, Anatole France manifeste dès son plus jeune âge le goût pour les livres et les documents. Lecteur aux éditions Lemerre, il se passionne pour les poètes parnassiens et publie quelques vers en abordant parallèlement la chronique littéraire dans le journal *Le Temps*. Son premier roman, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, propose sur le mode ironique une philosophie épicurienne teintée de scepticisme, qui lui vaut le succès. Il poursuit alors sa réflexion au long de ses romans historiques *(Thaïs)* et de ses contes philosophiques (en particulier *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, où apparaît pour la première fois, sur fond de XVIII[e] siècle, le personnage de l'abbé Coignard, porte-parole de l'auteur, ennemi de tout fanatisme et de toute superstition).

Une « gloire littéraire »

Ni l'écrivain reconnu (il est élu à l'Académie française en 1896), ni le personnage en vue (sa liaison avec la très célèbre Mme de Caillavet est connue) ne peuvent faire oublier l'homme, un homme qui dès 1897 prend nettement position pour Dreyfus et s'engage dans la défense des causes les plus désespérées. A ce tournant de sa vie, Anatole France offre dans les différents volumes de *L'Histoire contemporaine* une satire de la société française, de sa médiocrité, de son intolérance. Après différents écrits politiques et sociaux, il revient au conte philosophique avec *L'Ile des Pingouins*, où l'on retrouve ses convictions politiques et morales. Puis ce sont deux ouvrages majeurs, *Les Dieux ont soif*, roman historique dénonçant les excès de la Terreur, et *La Révolte des anges*, une fable iconoclaste. Le prix Nobel qu'il reçoit en 1921 confirme son audience internationale et c'est en pleine gloire qu'il s'éteint trois ans plus tard.

Anatole France *L'Ile des pingouins* (1908)

*** **L'Ile des pingouins**

L'Ile des pingouins est un récit fantastique dans lequel Anatole France reprend le procédé de la transposition cher à Swift, et livre un pamphlet politique et social d'une rare vigueur. Il évoque ainsi, à travers l'histoire de la nation pingouine, en remontant à ses origines, l'histoire de la France, avec des raccourcis saisissants et une ironie mordante. Sous les dehors de la fable, le contenu dénonce une fois de plus toutes les formes d'obscurantisme et d'intolérance, manifestant aussi un pessimisme fondamental puisque le dernier livre, intitulé « Les temps futurs : l'histoire sans fin », évoque l'éternel retour de la barbarie après la faillite de la civilisation.

Dans le texte proposé, qui se situe au début de l'œuvre, ***Anatole France****, parodiant les légendes chrétiennes hagiographiques,* ***dénonce le prosélytisme religieux*** *et le zèle aveugle des saints.* *Voir aussi un autre texte d'Anatole France, p. 16.*

Métamorphose des pingouins

L'archange, descendu dans l'île des Pingouins, trouva le saint homme endormi au creux d'un rocher, parmi ses nouveaux disciples. Il lui posa la main sur l'épaule et, l'ayant éveillé, dit d'une voix douce :

« Maël, ne crains point ! »

Et le saint homme, ébloui par une vive lumière, enivré d'une odeur délicieuse, reconnut l'ange du Seigneur et se prosterna le front contre terre.

Et l'ange dit encore :

« Maël, connais ton erreur : croyant baptiser des enfants d'Adam, tu as baptisé des oiseaux ; et voici que par toi des pingouins sont entrés dans l'Église de Dieu. »

A ces mots, le vieillard demeura stupide.

Et l'ange reprit :

« Lève-toi, Maël, arme-toi du Nom puissant du Seigneur et dis à ces oiseaux : « Soyez des hommes ! »

Et le saint homme Maël, ayant pleuré et prié, s'arma du Nom puissant du Seigneur et dit aux oiseaux :

« Soyez des hommes ! »

Aussitôt les pingouins se transformèrent. Leur front s'élargit et leur tête s'arrondit en dôme, comme Sainte-Marie Rotonde dans la ville de Rome. Leurs yeux ovales s'ouvrirent plus grands sur l'univers ; un nez charnu habilla les deux fentes de leurs narines ; leur bec se changea en bouche et de cette bouche sortit la parole ; leur cou s'accourcit et grossit ; leurs ailes devinrent des bras et leurs pattes des jambes ; une âme inquiète habita leur poitrine.

Pourtant il leur restait quelques traces de leur première nature. Ils étaient enclins à regarder de côté ; ils se balançaient sur leurs cuisses trop courtes ; leur corps restait couvert d'un fin duvet.

Et Maël rendit grâce au Seigneur de ce qu'il avait incorporé ces pingouins à la famille d'Abraham.

Mais il s'affligea à la pensée que, bientôt, il quitterait cette île pour n'y plus revenir et que, loin de lui, peut-être, la foi des pingouins périrait, faute de soins, comme une plante trop jeune et trop tendre. Et il conçut l'idée de transporter leur île sur les côtes d'Armorique.

« J'ignore les desseins de la Sagesse éternelle, se dit-il. Mais, si Dieu veut que l'île soit transportée, qui pourrait empêcher qu'elle le fût ? »

Et le saint homme du lin de son étole fila une corde très mince, d'une longueur de quarante pieds. Il noua un bout de cette corde autour d'une pointe de rocher qui perçait le sable de la grève et, tenant à la main l'autre bout de la corde, il entra dans l'auge de pierre.

L'auge glissa sur la mer et remorqua l'île des Pingouins. Après neuf jours de navigation, elle aborda heureusement au rivage des Bretons, amenant l'île avec elle.

Anatole FRANCE, *L'Ile des pingouins* (1908)
© éd. Calmann-Lévy

POUR LE COMMENTAIRE

Quel sens donner à la parabole d'Anatole FRANCE ? La suite de *L'Ile des pingouins* nous en donne l'idée, en nous montrant ce que sont devenus les oiseaux chers à saint Maël et quelle société ils ont bâtie.

« On ne trouvait jamais les maisons assez hautes ; on les surélevait sans cesse, et l'on en construisait de trente à quarante étages, où se superposaient bureaux, magasins, comptoirs de banques, sièges de sociétés ; et l'on creusait dans le sol toujours plus profondément des caves et des tunnels.

Quinze millions d'hommes travaillaient dans la ville géante, à la lumière des phares, qui jetaient leurs feux le jour comme la nuit. Nulle clarté du ciel ne perçait les fumées des usines dont la ville était ceinte ; mais on voyait parfois le disque rouge d'un soleil sans rayons glisser dans un firmament noir, sillonné de ponts de fer, d'où tombaient une pluie éternelle de suie et d'escarbilles. C'était la plus industrielle de toutes les cités du monde et la plus riche. Son organisation semblait parfaite ; il n'y subsistait rien des anciennes formes aristocratiques ou démocratiques des sociétés ; tout y était subordonné aux intérêts des trusts. Il se forma dans ce milieu ce que les anthropologistes appellent le type du milliardaire. C'étaient des hommes à la fois énergiques et frêles, capables d'une grande puissance de combinaisons mentales, et qui fournissaient un long travail de bureau, mais dont la sensibilité subissait des troubles héréditaires qui croissaient avec l'âge. »

Anatole FRANCE, *L'Ile des pingouins*, VIII (1908)
© éd. Calmann-Lévy

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com